

## De la magie des feux

Jean Royer

---

Number 154, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90725ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Royer, J. (2019). De la magie des feux. *Les écrits*, (154), 85–93.

DE LA MAGIE DES FEUX

*Dédicace*

*J'ai écrit ce texte en toute reconnaissance aux voix de mon passé, jamais éteintes en moi, voix de ma mère, Alice Wright, voix amie d'Anne Hébert, qui m'apprit la passion de la cinquième saison, voix de Micheline La France, mon Aimée éternelle qui m'a tant donné.*

Comme le poème, je me tiens debout au sommet d'une montagne de secrets. J'ignore où se cache la caverne aux miroirs : j'entends l'appel de la mer à l'horizon. L'appel de la mère comme le désir de langage. Il me faut atteindre cette ligne d'horizon où ciel et terre se confondent et portent les mystères de l'origine et de la mort.

Alors, je prendrai le chemin de l'écriture jusqu'à la source des eaux de la naissance. Sans commencement ni fin, sans la mémoire de la nuit fœtale, sans l'expérience de la nuit éternelle. L'écriture est en quête de l'étreinte d'un objet mystérieux, d'un trésor au pied de l'arc-en-ciel. C'est moi que je cherche à connaître, et je ne vois même pas les points d'ancrage de l'arc-en-ciel qui se rejoignent en traversant la diffraction de la lumière avant d'aller mourir en terre.

Pourquoi ce ton allusif ? Pour m'éviter comme sujet ? Je n'ai jamais appartenu à la corporation des formalistes patentés, n'est-ce pas, cher public lecteur ? J'ai toujours refusé de me cacher derrière cette grille. D'ailleurs, j'ai remarqué que lesdits formalistes – hommes et femmes – finissent presque toujours par en venir aux aveux, même sous le masque de l'esthétisme. En somme, le mouvement de l'écriture se passe entre les nœuds de l'arbre et les chancres rugueux de l'écorce. Fond et forme doivent toute vie au secret des racines, aux rhizomes en terre jusqu'aux miroirs des feuilles, jusqu'aux nectars des fleurs et des fruits.

À la source de mon désir d'écriture s'ouvrent les carnets noirs de mon père, découverts dans une malle où il rangeait les photos de famille. Pour l'adolescent, des secrets y dormaient côte à côte, photos sépia de figures inconnues et pattes de mouche presque indéchiffrables. Je n'ai d'ailleurs jamais compris les bribes d'histoires qui y couraient. Pourtant, je restais fasciné par ces lettres d'encre sur le papier, qui m'apparaissaient comme les ombres d'une vie. Une calligraphie énigmatique, porteuse d'un destin.

Cette écriture ressemblait tant aux silences de ce père. Il ne m'a jamais parlé de lui autrement que par ces carnets noirs que je lisais en cachette durant mes après-midis de congé du collège. Son silence de papier, son secret sans miroir. J'ai peut-être tenté, en écrivant poèmes, essais et récits, de

poursuivre à mon tour les confidences cachées de ces carnets, afin de remonter à la source des regards. Regards sur l'apprentissage de la vie, de lui à moi.

Les calligraphies de mes parents se distinguaient dans leur correspondance, à laquelle j'ai eu accès dès le moment où j'avais appris à lire et à écrire. Mon père travaillait à l'extérieur de la ville toute la semaine, et j'avais le droit d'inscrire mon mot au bas des lettres de ma mère. La calligraphie de mon père était minuscule, nerveuse et nodale, comme repliée en boucle. Celle de ma mère s'étalait toute ronde et régulière, comme sur un fond de ciel bleu, racontant la vie à patience d'aimer.

Je suis né de ces deux calligraphies. Du moins illustrent-elles cette agénésie de la main droite, la main cachée, qui me forcera à écrire de la main gauche, par procuration de l'intégrité de mon être.

L'imagination est un tremplin de l'âge. L'élève premier de classe recevait une pile de livres comme prix d'excellence, à la fin de l'année scolaire. Parmi les récits d'aventures aux personnages exemplaires dont on me faisait cadeaux et récompenses, deux m'ont saisi et bouleversé. J'y ai puisé mon désir de vivre à ma façon. Pas question d'admettre une infirmité ni le handicap de *la main cachée*. Je voulais vivre mon intégrité. Comment?

Mon premier modèle se déguisait en bossu. Le Chevalier Henri de Lagardère, héros de Paul Féval, se tient au premier rang de sa société, réputé pour la botte secrète et dévastatrice de son épée. Blessé dans une embuscade, il pourra désormais se déguiser en bossu justicier qui allait mettre au jour la fortune d'un voleur et venger la société bernée par les pouvoirs. Sa bosse était son arme secrète qui allait crever le mensonge.

Ce héros, Lagardère, est-il à l'origine de ma vocation d'enseignant, vite transformée en celle de journaliste d'enquête et de reporter dédié à la culture? Cette culture mienne qu'on m'avait cachée durant le cours classique au profit de la seule littérature française. J'ai certes aimé les vers musicaux de Racine et les *Nuits* romantiques de Musset. La poésie épique et virtuose de Victor Hugo et, plus tard, le théâtre de Montherlant, me laissèrent à peu près indifférent par leur grandiloquence. Heureusement, il y aura eu Louise Labé et Maurice Scève, puis Baudelaire et Valéry, entre autres poètes dont l'œuvre renouvelait le langage et me faisait rêver.

Je n'oublie pas le deuxième héros de mon adolescence. Il a beaucoup voyagé les yeux fermés. Michel Strogoff, le personnage de Jules Verne, courrier du tsar Alexandre II, allait rencontrer plusieurs épreuves, jusqu'à la torture, sur son chemin de Moscou à Irkoutsk où il devait avertir le frère du tsar de la venue des hordes tartares. Mais on n'a pas réussi à brûler ses yeux, tournés

vers le cœur et l'âme, en larmes salvatrices à la source de ses amours.

Comme Lagardère, Strogoff avait lutté, rusé et gagné contre la barbarie guerrière et politique. Je pouvais donc, comme eux, me déguiser, porter le masque de l'ange, ouvrir l'œil du veilleur pour courir à mon propre destin. À leur exemple, j'étais en voie de devenir un « espion de Dieu », celui qui sait (presque) tout, écrivait Shakespeare ! J'étais prêt pour assumer mes vies.

Ce n'est pas par goût du pouvoir que je serai tour à tour chroniqueur littéraire, responsable des pages culturelles au *Devoir*, directeur des Éditions de l'Hexagone avant de présider l'Académie des lettres, que le Québec, moins assuré que jamais de sa culture, semble regarder aujourd'hui comme une institution fantôme.

C'est la passion de la littérature qui m'a toujours inspiré et motivé. Je pouvais marcher vers mon destin, à la fois comme l'homme solitaire et discret de Giacometti et l'Homme-Collectif géant de Calder.

Entre les pages des livres s'invitaient les désirs secrets, la magie de tous les feux, les épiphanies et les transfigurations de l'amour.

Au début des années 1960, presque chaque jour de juillet, s'était penchée vers moi une femme au sourire éternellement jeune, pour choisir de sa main fine quelques fiches, sans doute en vue de documenter son prochain roman. Anne Hébert était déjà légendaire par son œuvre romanesque, qui interroge la passion amoureuse, et par ses poèmes affirmant sa présence au monde. Cette œuvre ardente et neuve m'apparaissait aussi violente qu'une naissance. Je respirais.

J'étais étudiant en lettres à l'Université Laval et je devais « gagner mes études », comme on disait à l'époque. Cet été-là, Jean-Charles Bonenfant m'avait engagé pour classer des dossiers à la Bibliothèque du Parlement de Québec. Fervent lecteur de la poésie d'Anne Hébert, j'étais comblé d'avoir la chance de la saluer au quotidien.

J'avais lu et relu *Mystère de la parole* (1960), qui est au jour ce que *Le tombeau des rois* était à la nuit. Après les poèmes d'un songe désespéré, voici la lumière de la parole enfin conquise. Voici la « faim déliée » dans « l'effort de la vie qui cherche sa nourriture et son nom ». Voici la poésie partagée, la parole tenue par une femme poète au nom de tous et de toutes. Dans le « mystère de la parole », le cœur obscur d'une femme partage les ombres, les désirs et les douleurs d'un cœur collectif installé « à l'âge des premiers jours du monde », où la vie est « à découvrir et à nommer ».

L'austérité de l'écriture du *Tombeau des rois* s'était changée en un lyrisme qui déborde le songe, qui tient parole pour les autres et se cherche un avenir.

Dans *Mystère de la parole*, le «je» sorti des ténèbres devient un «nous» collectif dans une communion heureuse: «Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie.»

Comment ne pas noter avec émotion que la poésie diurne de *Mystère de la parole* convoque les femmes, toutes «nos sœurs désirées comme la couleur-mère du monde». Une femme devient «la terre et l'eau» dans la saison de l'amour. J'entends dans ces poèmes la musique des algues de naissance et des «mains claires» de la passion amoureuse. Il y a l'invocation à la première femme, Ève, «ventre premier, fin visage d'aube».

Les chemins de la poésie m'ont fait découvrir un héritage fabuleux! «Bonsoir, cher confrère!» Un grand poète me saluait, un soir, sur la Grande-Allée à Québec. Je revenais à pied d'une visite à ma mère quand je croisai Alain Grandbois, qui demeurait dans une rue voisine de celle de ma famille. Homme de petite stature à la démarche d'aristocrate, la poignée de main chaleureuse et le regard pénétrant jusqu'à l'âme. Avec la publication de ses *Poèmes en Chine* en 1934, Grandbois avait déjà donné une œuvre où l'amour s'affirmait contre la mort.

*Les îles de la nuit* et deux autres livres de poésie du poète voyageur, biographe de son ancêtre Louis Jolliet, le découvreur du Mississippi, seront repris aux Éditions de l'Hexagone en 1964. Ma génération, sensible à la modernité, avait lu avec ravissement les *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys-Garneau, dont l'écriture dépouillée réunissait enfin la poésie et la vie. Gaston Miron et sa génération éliront Alain Grandbois, au destin moins fragile et foncièrement laïque, comme père de notre modernité.

J'ai connu l'homme lors du lancement de ses *Poèmes* dans une édition de luxe, illustrée de gravures de Richard Lacroix chez Fides. Grandbois, à qui j'avais consacré quelques articles comme journaliste à *L'Action*, savait déjà que j'avais publié un premier recueil de poésie en 1966 et me dédicença comme suit un exemplaire de son édition: «Pour mon confrère Jean Royer avec mes remerciements et mes hommages amicaux. Alain Grandbois. Le 16 décembre 1970.»

J'ai accueilli les saluts, formels mais chaleureux, d'Alain Grandbois en toute modestie, bien sûr, cependant rasséréiné par cette figure tutélaire pour la suite de mon rêve de beauté. Ainsi pouvais-je prétendre adopter la confrérie des poètes pour l'invention d'un monde nouveau.

C'est avec émotion qu'à sa mort en 1975, en compagnie de Gaston Miron et Jacques Brault, j'allai me recueillir devant sa dépouille, que sa veuve avait

mise en chapelle ardente à leur domicile de la rue Bourlamaque à Québec.

Plus de trois décennies après ses *Poèmes* d'Hankéou, le texte d'ouverture des *Îles de la nuit*, portait une résonance particulière dans l'écho des événements d'Octobre, et questionne toujours notre destin.

« Ô tourments plus forts de n'être qu'une seule apparence  
Angoisse des fuyantes créations  
Prière du désert humilié  
Les tempêtes battent en vain vos nuques bleues  
Vous possédez l'éternelle dureté des rocs  
Et les adorables épées du silence ont en vain défié vos feux noirs »

Albert Camus fut l'idole de ma génération. Ses premiers livres, *Noces* et *L'été*, donnaient de grandes leçons d'écriture et une façon de s'émerveiller dans nos vies.

Ces deux livres m'accompagnent chaque été depuis mes vingt ans. En juillet, en août, je relis ces essais où l'on baigne dans les paysages méditerranéens. À chacun de mes âges, j'y ai trouvé une résonance nouvelle. Ce sont en quelque sorte mes « bréviaires ». Je les relis dans l'édition originale, achetée à 20 ans pour un de mes cours à la faculté des lettres de l'Université Laval. Ces exemplaires à couverture grise et en carton hyronique sont largement soulignés et plusieurs pages se détachent aujourd'hui de la reliure.

Dans son récit « Noces à Tipasa » Camus, qui vit au présent l'exaltation de la vie, évoque le couple Beauté et Mort dans sa réflexion devant le paysage : « J'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. » Sa phrase suivante me donne à méditer sur la recherche de son identité et le mystère de la création : « Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa nature profonde. »

Camus décrit ensuite ce paysage qui lui apprend « à respirer ». Il y recherche « la mélodie du monde » et l'accord parfait de sa « présence » au monde. Voilà peut-être le sens premier de *Noces*.

Nous approchons là du mystère de la création vers lequel tend chaque écrivain, chaque artiste. En même temps, chaque personne, même si elle ne fait pas œuvre d'artiste, peut prétendre à la beauté et à la méditation de l'art en s'attachant aux œuvres de création.

C'est la vocation de l'artiste de s'engager dans ce travail et de proposer un regard sur le monde et sur la vie. L'art fait le lien entre le poétique et le vivre, en même temps qu'il distingue ces deux temps de l'existence. D'ailleurs Camus écrit : « Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de

vivre. Il y a aussi un temps pour créer, ce qui est moins naturel. Il me suffit de vivre de tout mon corps et de témoigner de tout mon cœur.»

Vivre l'ivresse de la beauté – d'un paysage, d'un tableau, d'une architecture, d'un poème – cela fait naître en soi l'amour, oui, et une solitude heureuse.

Ainsi Camus s'extasie devant la tombée du jour à Tipasa: «Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour.»

Cette posture sera celle de Gaston Miron, qui était, en fait, un poète existentialiste. Les monologues de l'homme illustraient l'intensité et l'engagement de sa présence au monde.

Le comportement existentialiste de l'homme Miron s'inspirait de Sartre dans son engagement social et politique. Le poète plaçait la poésie et la langue au sommet de l'art de vivre. Son grand œuvre, *L'homme rapaillé*, est emblématique d'un pays-poème. Né d'un peuple colonisé, aliéné, à la fin des années 1920, Miron rapaillait à lui seul, dans son humanité et sa poésie, les symptômes de l'abandon. Chacun de ses poèmes s'écrivait pour sauver de la forge «le mégot de survie, l'homme agonique». Ainsi se voyait-il en son for intérieur comme un être-collectif. Et si en poésie, il vivait «une autre vie dans la même vie», son engagement politique pour l'indépendance du Québec était intimement lié à sa vie littéraire et à la souveraineté du poème.

Miron fut mon mentor, puis mon ami le plus proche, comme en font preuve nos dialogues et les rencontres presque quotidiennes que je rapporte dans mon récit *Voyage en Mironie* (Éditions de l'Hexagone, 2012). «La poésie, c'est le brûlé des choses», m'a-t-il répété durant les trente années de notre amitié, de nos fréquentations et de nos discussions jusqu'à sa mort en 1996. Celui que le grand poète français André Frénaud a surnommé dans son livre *Haeres* «l'Orpailleur Miron», n'aura cessé de répondre à la question de la poésie par sa conduite, par sa réflexion et, bien sûr, par ses poèmes, qui sont notre héritage.

Miron nous a quittés après le référendum de 1995, perdu de justesse. L'indépendance du Québec et l'assurance de sa survie culturelle étaient reportées à plus tard. Peut-être. Il mourut quand son peuple refusa de naître à lui-même.

Y aura-t-il, parmi les générations qui viennent, un ou une autre poète emblématique pour la renaissance du Québec?

Dans *L'homme rapaillé*, Gaston Miron nous rappelle: «Les poètes de ce temps montent la garde du monde.»

Les femmes, en faisant massivement leur entrée en littérature, au milieu des années 1970, ont renouvelé la poésie au Québec par des stratégies d'écriture nouvelles. Elles ont quelque peu délaissé la forme du «poème» pour explorer, au moyen de la prose, le «fragment» et le «récit». La plupart des livres de poésie des années 1980 se liront comme des éclats d'aveu ou des récits de l'intime. Quand une telle poésie n'est pas entamée par une part d'affirmation théorique ou idéologique, quand elle ne sert pas de propagande ou de propédeutique, elle reste «poésie».

*Chambres* (1986) de Louise Dupré est un livre qui participe magnifiquement de cette évolution. Il y est question de l'amour contre la mort dans les diverses séquences d'un récit qui se présente comme fragmenté, de la mère et de l'enfance, des attentes et des désirs des amants. Louise Dupré médite sur la «métamorphose» des sentiments et la place de la femme dans l'amour et emprunte les métaphores de la photographie et de la chambre pour faire voir que la seule éternité est celle que l'on vit dans l'amour. Cet «amour» se manifeste par une poésie qui ne dédaigne plus l'appel de la sensualité et qui tente de réunir dans une nouvelle équation le corps et la pensée. Le point de vue féminin de l'attente cruelle, puis celui de l'amante qui prend la place de la mère me font cheminer dans une intimité amoureuse qui voudrait renverser la poétique de «l'absence» développée par les troubadours et la plupart des poètes masculins à leur suite depuis le Moyen Âge. S'il y a une poésie *féminine*, elle se lit dans *Chambres*.

Plus tard, dans son maître-livre *Plus haut que les flammes*, écrit au retour d'une visite sur le site d'Auschwitz-Birkenau, le plus important camp d'extermination nazi, Louise Dupré nous donnera l'élégie absolue, liée à une profonde réflexion sur la barbarie et la résilience de l'amour et de la poésie:

«dans cette dignité  
qu'on appelle parfois *poème*

la joie tient à un fil  
invisible»



Une ère littéraire nouvelle, celle de la parole des femmes, poètes, romancières, essayistes, venait de commencer. Les ouvrages de Louise Dupré, ceux de France Théoret, s'imposeront dans tous les genres et partagent jusqu'à ce jour les lumières les plus étincelantes de notre patrimoine littéraire moderne.

«La littérature change, me confiait Anne Hébert en 1982. On y reconnaît une voix de femme. Pendant longtemps cette voix a été étouffée, camouflée. C'est un son très pur qui vient au jour. Une voix nouvelle.»

Toute bibliothèque se situe au carrefour des âmes.

Alberto Manguel, dans son essai *Le voyageur & la tour* (Actes Sud/Leméac, 2013), écrit : «Les sociétés qui possèdent l'écriture et la lecture ont mis au point une métaphore centrale afin de nommer la relation perçue entre l'homme et son univers : le monde comme un livre que nous sommes censés lire.»

Parcourant le livre du monde, le lecteur devient un voyageur en se tenant dans la redoute de sa tour d'ivoire. Entouré peut-être de citations, sentences et proverbes des Anciens, comme Montaigne dans sa tour en territoire bordelais. Ainsi, pour Manguel, pour chaque lecteur, chaque lectrice, le livre et la littérature répondent à «la nécessité de survivre grâce à l'imagination et à l'espoir.»

Sur les rayons de ma bibliothèque se tiennent debout les livres d'écrivains de tous les siècles et de toutes littératures confondues, qui m'accompagnent au quotidien et résident à la source de mes apprentissages d'un art de vivre.

On y rencontre classiques et contemporains. À côté de Virgile, Ovide et Dante, se tiennent Montaigne, Baudelaire, Rilke, Apollinaire et Marceline Desbordes-Valmore, se pressent Hermann Broch, Franz Kafka et Robert Walser, puis Virginia Wolfe, Cesare Pavese et Sylvia Plath, encore Stefan Zweig, Boris Cyrulnik et Edgar Morin. S'ajoutent mes inséparables Emily Dickinson, Pablo Neruda, Wallace Stevens, Roberto Juarroz et Marie Uguay.

Parmi d'autres livres amis comptent ceux de Nadedja Mandelstam, Laure Adler, Yves Namur et Jacques Goorma sur les vieux continents, ceux de Nicole Brossard, Pierre Morency, René Lapierre, Carole David, Danielle Fournier et Denise Desautels au Québec. Ceux de poètes de la résistance tels Yannis Ritsos, Marina Tsvétaïeva, Federico Garcia Lorca, Juan Gelman, et des grands mélancoliques Nelly Sachs, Cavafy et Pessoa, que voisinent Umberto Saba, Mahmoud Darwich et Kiki Dimoula ainsi que, plus près de nous, Jacques Brault, Gilles Archambault, Charlotte et Robert Melançon.

La question du poème est résilience devant les tyrans avec Monique Adam, *Pour les âmes* chez Paul-Marie Lapointe et chemin du *Plus qu'incertain* dans l'écriture chez Paul Bélanger. La poésie accueille les poètes des Premiers Peuples, qui sont passés de l'ère de la parole nominative à l'écriture du poème, comme Joséphine Bacon, Natasha Kanapé-Fontaine et Pierrot Ross-Tremblay, qui me tendent la main, en cette ère anthropocène, pour une réconciliation des humains avec la vie et le respect de la Terre-Mère.

Chez les philosophes, je chemine avec Héraclite, Gaston Bachelard, Georges Leroux et Maria Zambrano. Sans oublier les essayistes et poètes Michel Deguy, Philippe Jaccottet, Paul Chamberland et Susan Sontag. Conduisent aux romans et à la poésie des essais et récits de Georges-Emmanuel Clancier, Hector Bianciotti, Mario Luzi, et, au Québec, de Suzanne Lamy et Denise Brassard.

Chez les poètes, Borges, Francis Ponge, Guillevic et Marie-Claire Bancquart, entre autres, me retiennent du côté du « parti pris des choses » et de l'affermissement de notre humanité.

Les écrivains contemporains le plus complets, par la richesse de leurs œuvres et leur connaissance de la langue française seraient en France Pascal Quignard, que je n'hésiterai pas à surnommer « notre Montaigne », et au Québec André Ricard, poète et dramaturge de haut vol, auteur du récit *Une paix d'usage*, réflexion pénétrante sur l'attentat du World Trade Center. Du côté féminin, rappelons les œuvres majeures de France Théoret et de Louise Dupré, qui sont par ailleurs des intellectuelles remarquables.

Pas besoin d'allonger cette liste en nommant tous les poètes québécois de la modernité – hommes et femmes – qui participent depuis les années 1960 et d'une génération à l'autre à une définition de soi et à mon regard sur le monde, nourrissant, en somme, les étapes d'une vie spirituelle assumée.

Dois-je ajouter que je regarde ma bibliothèque comme un autoportrait en mouvement? Le paysage est toujours à refaire, nous a appris dans son ouvrage *Forêt vierge folle*, l'artiste et poète Roland Giguère: « Je peins pour parler comme j'écris pour voir. »

---